



Lilian Thuram «essaie de comprendre et de faire passer certains messages». Christophe Ketels/Compagnie GA/LAIF

«Nous devrions réapprendre l'humilité»

Lilian Thuram, champion du monde avec la France en 1998, évoque les confinements de son enfance, le rôle politique des sportifs et son chemin de militant.

dire aussi que dans cette société, le débat tourne trop vite à l'affrontement. On ne permet plus aux gens de se tromper, donc c'est plus difficile de prendre la parole pour donner son avis. Les gens ont peur de ne pas faire l'unanimité, mais c'est impossible de faire l'unanimité. Sortir du consensus, c'est aussi une manière de faire avancer les choses. Il ne faut jamais avoir peur de déranger l'ordre, si c'est pour l'améliorer.

Question vicelarde: faut-il applaudir cette pluie de dons financiers venus

des milieux sportifs, ou regretter qu'il ait fallu un état d'urgence pour voir leur générosité se manifester?

Il faut toujours applaudir la générosité, quand elle vient en aide à d'autres. Il est important de ne pas minimiser cet élan de solidarité. Mais la vraie question est ailleurs. Comment se fait-il que les États n'aient pas trouvé les moyens de mettre en place les mesures sanitaires nécessaires plus tôt?

Quelle est la réponse?

La réponse, c'est que la priorité de certains



«La réponse du système peut être terrible. Kaepernick, lui, n'a plus de club»

SIMON MEIER

simon.meier@lematindimanche.ch

Comment allez-vous?

Vous savez, j'ai grandi aux Antilles (ndlr: il a quitté la Guadeloupe pour la région parisienne à l'âge de 9 ans). Ce confinement me rappelle mon enfance. Durant les périodes cycloniques, on nous demandait aussi de rester à la maison, tout en sachant que le cyclone pouvait aussi emporter la maison. Dans ces conditions, on apprend vite que face à la nature, l'être humain est très petit. J'ai toujours gardé cela en mémoire, que cela soit au niveau physique ou psychologique. Pour répondre à votre question, je vais bien.

Comment vivez-vous ce virus, d'un point de vue philosophique?

Cela n'a rien à voir avec de la philosophie. Ce qui se passe actuellement nous ancre dans une réalité. Nous sommes des êtres extrêmement fragiles, voilà pourquoi il faudrait prendre soin l'un de l'autre. Un minuscule virus peut arrêter la machine qui semblait inarrêtable. Nous devrions réapprendre l'humilité. J'entends souvent parler de «dérèglement» de la nature et cela me choque. Pour moi, la nature ne se

«J'entends souvent parler de «dérèglement» de la nature et cela me choque. Pour moi, la nature ne se dérègle pas. Elle se défend»

dérègle pas. Elle se défend. À l'image de toute espèce vivante, elle se bat pour survivre. Si nous étions conscients qu'il est impossible de gagner face à elle, peut-être respecterions-nous un peu plus la nature.

Comment vos deux fils, Marcus et Khéphren, footballeurs à Mönchengladbach et Nice, traversent-ils la période actuelle?

Ils sont comme tout le monde, dans une optique où chacun doit veiller à ne pas favoriser la propagation du virus, d'abord en restant à la maison. En tant que père, je leur ai dit de profiter de cette période pour réfléchir à quelles sont leurs priorités dans la vie, d'en tirer des inspirations pour l'avenir. Comme je le leur dis depuis qu'ils sont tout petits, ils ne doivent pas mélanger leurs besoins et leurs envies. Bien sûr, ils ont hâte de recommencer les entraînements et les matches. Mais le plus impatient, c'est moi: vivement que je puisse les revoir jouer!

Cette crise peut-elle inciter les icônes sportives à davantage s'engager en tant que citoyens, à prendre davantage la parole sur des questions sociétales?

Pas seulement les sportifs. Chaque individu devrait pouvoir donner son avis sur la société qu'il aimerait voir. Il faut avoir cette conscience politique, ne pas avoir peur de parler.

Les championnes et champions donnent justement l'impression d'avoir peur de dire ce qu'ils pensent ou ressentent. À cause des enjeux financiers, de la meute médiatique?

Oui, je partage ce sentiment. Mais de nouveau: c'est valable dans tous les domaines, pas seulement le sport. On sent que les contraintes économiques prennent le dessus, alors certains se taisent. Il faut

États, depuis plusieurs années, n'est pas dans la défense d'un service public de grande qualité.

Déjà joueur, vous aviez une image d'«intello», de vieux sage avant l'heure, de militant. D'où cela vous vient-il?

Depuis tout jeune, j'essaie de me poser des questions pour améliorer les choses, les changer - c'est la raison pour laquelle j'ai créé la Fondation Lilian Thuram en 2008. Je ne me suis jamais vu comme quelqu'un de particulier. Je m'éduque, je me documente, j'échange avec les gens que je rencontre, j'essaie de comprendre. À partir de là, il m'a semblé logique de me servir de ma notoriété de footballeur pour faire passer certains messages.

Regrettez-vous qu'il n'y ait pas plus de Lilian Thuram dans le football?

Non, ce serait extrêmement prétentieux de ma part de dire cela. Mais il faut inviter nos enfants à comprendre que l'égalité est une valeur qui doit être protégée. Parce que l'égalité ne se donne pas, elle se gagne.

Qui est, à vos yeux, le Mohamed Ali d'aujourd'hui, ou le Tommie Smith qui brandissait son poing ganté de noir dans le ciel de Mexico?

Un LeBron James, par exemple, a pris des positions extrêmement claires par rapport à la politique américaine, au racisme. Il y a aussi Colin Kaepernick, qui avait été le premier joueur de football américain à mettre son genou au sol pendant l'hymne, afin de protester contre les violences policières. Megan Rapinoe (ndlr: capitaine de l'équipe féminine de foot, championne du monde) n'a pas non plus hésité à exprimer sa façon de penser à propos de Donald Trump. Des voix s'élèvent. Mais ce n'est pas un hasard si elles viennent souvent des États-Unis. C'est dans leur culture depuis longtemps, davantage qu'en Europe. On ne peut qu'encourager les sportifs européens à suivre, tout en sachant que la réponse du système peut être terrible. Kaepernick, par exemple, n'a plus de club.

Ces derniers jours, on a noté une vente de l'un de vos maillots en faveur d'une bonne cause à Abidjan, une invitation à l'Université Harvard, une tribune cosignée avec diverses personnalités en faveur de la libération de Rokia Traoré, une participation à une série documentaire contre le racisme sur France Culture... On peut dire que pour vous, le combat ne s'arrête jamais, non?

Je n'aime pas ce mot. Il s'agit d'une réflexion. Une volonté de dénoncer les injustices. Est-il juste d'accepter l'injuste? La réponse est non.

Durant cette période de sevrage, certains amoureux du football compensent en se repassant des matches du passé. Est-ce aussi votre cas?

Non. Je comprends très bien que les gens soient en manque de football. Moi-même je le suis. L'humain est un être d'émotions, de liberté, de rencontres. Donc être confiné, sans match, sans stade, c'est dur. Mais pour moi, quand on parle de football, on parle de partage d'émotions entre amis, entre supporters, avec les adversaires.

Ressentez-vous parfois une pointe de nostalgie, par rapport à votre passé de joueur?

Non, ce n'est pas dans ma nature d'être nostalgique. Je m'accroche à la réalité du moment.